

Un petit tour et s'en revient

Anne Vacquant

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier :

Le : 1^{er} mai 1988.

Salut la chose venue d'ailleurs !

(Ou « à venir », vu que tu rentres bientôt.)

Je suis contente d'avoir reçu de tes nouvelles.

Si l'entrée en matière semble triviale (sans enlever à la véracité du contenu), c'est une volonté de ma part que de te replonger dès à présent dans le bain fade d'une « intelligentsia » française qui se surpasse en ce moment dans le registre de l'ordinaire et du conventionnel : la campagne électorale bat mon plein entre les deux tours, et sonne le creux à coups de clairons discordants. Si je ne regarde la télé que très épisodiquement, il m'a suffi de voir les éléphants et les jeunes loups de la politique pour me convaincre - s'il en était besoin - que ce que j'appellerais, moi, les vélociraptor et autres allosaures s'habillent aujourd'hui en costume mais dévorent toujours à belles dents la chair tendre de la patrie. Le festin est prévu pour le 14.

Enfin, bref ! De mon côté, je n'ai rien que de très banal à opposer à la mosaïque charmante de tes voyages. Paris est un poisson gris dans son bocal. On s'y sent piranha autant que sardine en boîte. S'y développe aussi le mutisme de la carpe. Mais il arrive que le vieux poisson agite ses écailles. Elles miroitent tout à coup avec des scintillements d'une beauté subtile et captivante. L'exposition Van Gogh au Musée d'Orsay fut un de ces reflets, en ce joli mois de mai. Vincent Van Gogh à Paris, dans sa période parisienne, cela valait le déplacement, à mon avis,

surtout pour les autoportraits hauts en couleurs, forts en coups de pinceaux, tout simplement beaux dans la facture et la sensibilité.

Je n'oublie pas que je parle à une « pro » de la couleur (j'ai lu avec beaucoup d'intérêt ton mémoire de maîtrise sur le bleu chez Colette). C'est très dommage que tu n'aies pas pu voir l'exposition. Mais grâce à toi, j'ai attrapé le virus. Mon œil s'offre quelques fièvres pendant lesquelles il ne voit plus le monde en couleurs mais le perçoit dans l'infinie possibilité de ses couleurs ! Nuance !

De façon plus prosaïque, je te dirai que je ne sais pas encore de quoi sera constituée la rentrée. Des idées, des réflexions, des embryons de projets circulent dans ma petite boîte crânienne : trouver le travail qui me déplaira le moins et me donner les moyens d'y accéder ; acheter mon appart (la location est, à la lettre, de l'argent jeté par les fenêtres) ; voyager... Il s'agit de trouver la meilleure combinaison, en dépit des impossibilités apparentes. Je compte aussi sur les idées qui n'ont pas encore vu le jour, sinon de l'intelligence, pour le moins du raisonnement.

Voilà les quelques nouvelles encore relativement fraîches (il ne faut pas trop en demander car il a fait chaud, en cette fin d'après-midi).

Une question que je me pose (mais que cela ne t'empêche pas de dormir) : que vaut Paris de loin ?

Tu en as de la chance, Mathilde, profite et abuse, mais n'oublie pas !

Trèves de sérieux, il fait beau, c'est dimanche. Dans ma solitude toute printanière, j'irai voir, ce soir, le soleil descendre sur le Luxembourg.

Je t'embrasse.

À bientôt.

Camille.

PS : la parisienne que je suis t'attend de pied ferme, l'œil luisant d'impatience et l'oreille aux aguets.

Exilée volontaire, je suis partie avec des rêves plein la tête et les poches vides. J'enseigne le français au Canada, dans une école privée. Entre autres choses, je perfectionne mes langues étrangères et ma pédagogie, en attendant de les mettre au service de l'enseignement de l'anglais, à mon retour en France.

J'aime le Canada et ses grands espaces, le ski doux en hiver, et les moustiques en été ! Le Québec développe toutes les nuances de cette langue française de l'étranger, succulente et truculente à la fois ! J'en ai fait mon thème de recherche pour une thèse que je prépare parallèlement à l'université.

Mais j'ai le mal du pays. Paris reste la ville que j'adore le plus au monde. J'ai voyagé à travers la planète et j'ai résidé dans d'autres villes, loin d'être dépourvues de charme, mais je reviens toujours à...Paris. Chaque lettre de mes amis me transporte dans l'atmosphère des expositions, des musées et des spectacles, qu'ils me décrivent. Et la vie culturelle de la capitale me manque. J'évoque inlassablement devant mes élèves mes flâneries dans les squares de quartier, mes promenades dans les grands parcs arborés, et les rues historiques que j'avais l'habitude d'arpenter, légère au printemps, emmitouflée en hiver. Le gris de Paris me paraissait cotonneux et la bruine n'était qu'un chagrin d'enfant.

C'est pourquoi, à la réception de cette lettre, je me trouve plus impatiente que jamais de retrouver Camille, Paris et mes activités, ne serait-ce que pour une petite semaine de transition. À voir...

En un tournemain, je décide d'avancer mon retour. Je me dépêche d'avertir les instances administratives concernées par mon brusque départ, et prétexte une raison familiale doublée d'une recherche pédagogique dans l'hexagone. Je dois rendre les copies corrigées à mes élèves et prendre quelques dispositions vis-à-vis de mon colocataire et ami : Thomas. Je boucle ensuite mes valises, échange mon billet d'avion et je pars vers l'aéroport, l'œil brillant d'émotion et les oreilles positivement à l'affut !

Le Boeing 767-300 de la compagnie aérienne Air Canada survole déjà l'atlantique lorsqu'il opère un demi tour inattendu. Installée à côté du hublot, je vois l'aile virer lentement sur la gauche. Au même moment, l'hôtesse de l'air apparaît et

déclare que, suite à un incident (elle ne précise pas de quel ordre) l'appareil est obligé de revenir se poser en urgence sur le tarmac de l'aéroport. À terre, tous les passagers sont évacués rapidement et une équipe de « nettoyage » suréquipée monte à bord.

Je passe donc une nuit à l'aéroport en ne sachant pas à quoi j'ai échappé. L'urgence de la situation avait obligé la compagnie à loger les passagers pour la nuit. Au pied levé, les hôtels internationaux de la zone aéroportuaire ont donc dû fournir des chambres pour 340 passagers, 13 personnels de cabine ainsi que pour les membres de l'équipage.

Dans l'avion, j'ai fait la connaissance d'un compatriote : Aurélien. Il occupait le siège à coté du mien à l'aller...et au retour. Ennuysés par le contretemps, l'attente et le manque d'information, nous restons au bar de l'hôtel à bavarder toute la nuit. Nous ne dormons pas. Revenus sur le sol canadien, le Canada est pourtant déjà très loin.

Quelques heures plus tard, nous reprenons nos places et l'avion redécolle.

C'est seulement à notre arrivée que nous avons le fin mot de l'histoire : la presse explique que le biréacteur a servi de plate-forme d'entraînement pour les chiens détecteurs d'explosifs de la police de l'aéroport. Malheureusement, une bombe d'exercice, placée dans un siège afin que les chiens-renifleurs puissent la trouver, n'avait pas été découverte. Elle fut oubliée. Remplie d'un explosif inerte et non pourvue de détonateur, la fausse bombe ressemblait à une bouteille. Un des membres de l'équipage l'avait remarquée et, pensant qu'il s'agissait d'un débris oublié par les agents de l'entretien, l'avait jetée à la poubelle. Mais entre temps, l'un des policiers s'était aperçu qu'il manquait une bombe d'exercice. Il a averti sa hiérarchie afin que le gros porteur soit retenu. Le triple sept ayant déjà décollé, il a été rappelé à terre et passé au peigne fin. Rien n'ayant été retrouvé, il a été autorisé à reprendre son vol.

Dès notre débarquement à l'aéroport de Paris-Roissy Charles de Gaulle, Aurélien fait la connaissance de Camille :

« Bonjour, tu dois être Camille ? Mathilde m'a beaucoup parlé de toi.

- Bonjour, moi, elle ne m'a pas parlé d'un garçon brun aux yeux bleus. Tu ne t'appelles pas Thomas, à moins que...

- Non, non, Camille, tout va bien, l'avion a eu du retard et je n'ai pas pu t'expliquer en détail. Voilà, je te présente Aurélien.

- Eh bien, voilà un surprenant trajet d'avion et un joli tour de passe-passe ! »

Je suis un peu confuse. Aurélien en revanche, remercie très simplement Camille qui, grâce à la lettre qu'elle m'a adressée et une suite d'enchaînements, a été la cause de notre rencontre.

Et de la suite des événements...car Aurélien habitait à Paris et j'aime Paris. J'ai aimé Aurélien et je suis restée à Paris.